

L'ère du klaxon

Mathieu-Robert Sauvé, *Le Québec à l'âge ingrat : sept défis pour la relève*, Montréal, Éditions du Boréal, 1993, 306 pages.

André Goulet

Volume 35, Number 6 (210), December 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31612ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Goulet, A. (1993). Review of [L'ère du klaxon / Mathieu-Robert Sauvé, *Le Québec à l'âge ingrat : sept défis pour la relève*, Montréal, Éditions du Boréal, 1993, 306 pages.] *Liberté*, 35(6), 189–194.

ESSAI

ANDRÉ GOULET

L'ÈRE DU KLAXON

Mathieu-Robert Sauvé, Le Québec à l'âge ingrat : sept défis pour la relève, Montréal, Éditions du Boréal, 1993, 306 pages.

La plupart s'en offusqueraient ; moi pas. Qu'y puis-je ? L'adultère ne me choque pas.

Certes, j'aime ma femme. Mais je l'aime comme elle se laisse aimer dans mes bras. Comment elle rit, pleure ou gémit dans les bras d'un autre (et si autre il y a), je n'ai que faire de tout cela, pas plus que de la jalousie. En veut-on au beau livre qui se donne à plus d'un lecteur ?

Je ne nie pas que nous ayons été des millions à décrypter les pages de *L'Étranger*. Seulement, *in petto*, je demeure persuadé que Camus a écrit plusieurs passages de son très célèbre roman à ma seule intention, et que je suis, par conséquent, le seul à pouvoir goûter à sa juste valeur le suc de certains fragments, de très près liés à mon histoire. Curieux, n'est-ce pas ? Et peu importe qu'on soit cent mille à penser la même chose, cent mille à éprouver le même sentiment d'exclusivité à la lecture d'une page grandiose. L'espace de quelques mots, un pan noir de ma propre histoire trouve son sens, s'éclaire enfin, et cette lumière me reconforte comme le plus parfait et le plus fidèle des amours.

Si la parole de Camus a depuis toujours cette portée qu'on lui connaît, c'est pour la raison, si folle en apparence, qu'elle confine bien souvent au silence. Or, à notre époque, très peu de jeunes écrivains savent se taire entre deux mots. La raison en est bien simple : le silence est un respect du monde, un art perdu en même temps que l'art du mot juste mis au service d'une idée. À défaut de penser, on klaxonne. Par là, on ajoute à la légèreté d'une planète en dérive, qui prendrait bien pour ancre des mots de poids. Les temps durs ont besoin de mots justes.

J'en ai et j'en garde la certitude : notre fin de siècle est à sa manière *en état de guerre*. La guerre qui est, qui sera toujours, pour des raisons que l'on sait, l'affaire des jeunes, de la relève, de qui on exige en pareils temps qu'elle sauve le monde avant que de le refaire. Ce grave devoir de la jeunesse actuelle transparait dans chacune des pages du *Québec à l'âge ingrat* :

La jeune génération a le front plissé. On la trouve sérieuse. C'est qu'elle a beaucoup de travail à faire. Elle doit rembourser les dettes des autres, reboiser les forêts de ses aïeux, ressortir des oubliettes les traditions, us et croyances que ses parents ont jetés, construire un pays qui soit « viable » à long terme pour ses enfants et ceux qui suivront. On la dit individualiste et, pourtant, ce sont les problèmes des autres qu'elle devra régler. C'est une génération altruiste malgré elle. (p. 277)

« Altruiste malgré elle » : mais comment diable en serait-il autrement ? L'erreur est humaine et les actes de ceux qui nous mettent au monde précèdent nécessairement les nôtres. Et n'est-ce pas ce qui fait la beauté de cette longue et prodigieuse chaîne humaine que d'offrir à nos enfants la possibilité de réparer l'erreur que nous sommes ? L'humanité est en état de survie permanent.

Caligula n'était sans doute pas plus rassurant qu'un trou dans la couche d'ozone.

Il est vrai, le service militaire prépare mal le soldat à la guerre abstraite que vous et moi, jeunes d'aujourd'hui, devons gagner. Comment combattre ces bombes qui déchirent le ciel et nous laissent sans défense sous un soleil ennemi ? La singularité de la guerre actuelle consiste en ceci qu'elle est tout entière dirigée contre une catastrophe qui n'a pas la matérialité de la chair humaine ; Caligula était plus fou que nous, mais nous savions où logeait son cœur. Le cœur d'un trou dans une toile invisible à l'œil nu, qui peut dire où il se situe ? Dans la poitrine des responsables des anciennes erreurs ? Ou de ceux qui les maintiennent, jeunes et vieux confondus ? Notre époque serait-elle celle du repentir général ? En ce cas, Mathieu-Robert Sauvé assume sa part du combat, lui qui décrit avec minutie la gravité de l'état du monde dans un réel effort de conscientisation.

Autres temps, autres mœurs. Ce n'est plus la rivière qui tuera l'homme mais l'homme qui tuera la rivière. Sonnez les cloches... (p. 206)

Grave et solennel constat.

« Abandonnez toute espérance, vous qui entrez », lit-on sur la porte de l'enfer. Mais la Terre n'est pas l'enfer. À preuve : au feu du soleil succède la douce clarté de la lune, celle qui donne aux hommes et aux femmes un moment de répit, un lieu de ressourcement, ou encore, en temps de guerre ou de révolution, un cercle intime où complotent les résistants. Non. La Terre n'est pas l'enfer et continuera de ne pas l'être tant que le repos y est encore possible ou seulement concevable. Voilà pourquoi, comme chaque fois que l'espoir est mince, il s'en trouve toujours parmi des plus vaillants pour opposer leur espérance, espoir aveugle mais tenace,

à ce qui a l'apparence d'une fatalité. Le journaliste Sauvé est incontestablement de ceux-là, mais à *demi*. Bien sûr, il n'est jamais facile de constater que ce qui menace notre survie constitue précisément notre legs. Pareille vérité n'éclate pas sans douleur dans la tête d'un jeune homme. Même si ce jeune homme est journaliste et que le journaliste, par nature, doit être préparé à toute éventualité. Mais les temps l'exigent et je serai sévère : Mathieu-Robert Sauvé ne remplit son mandat qu'à moitié.

On ne peut évoquer l'âge ingrat sans éveiller l'espoir chez ceux à qui l'auteur s'adresse en sous-titre : la relève. L'âge ingrat est une lumière qui point, un âge provisoire, un temps de transition où le poil se fait certes trop rare et le sein trop petit, mais où un monde, jusque-là fermé aux jeunes gens, s'ouvre subitement à eux. Pour la première fois, celui ou celle qui n'est plus un enfant met un pied dans l'ornière des adultes et se voit confier les responsabilités et les devoirs des grands ; le monde a besoin de son action. Ma question sera toute simple : a-t-on le droit d'évoquer pareille lumière, de laisser entrevoir pareil espoir dans un ouvrage qui, tout en sonnant l'heure du combat et en précisant les raisons, ne distribue aucune arme à ses volontaires ?

Bon nombre de gens interviewés dans le cadre de cet ouvrage ne comprenaient pas pourquoi je n'écrivais qu'un seul chapitre sur le sujet qui m'amenait vers eux. Certes, les « sept défis » auraient pu être autant de livres. Mais un tel travail aurait exigé plusieurs années et le côté spontané, urgent, global, aurait été sacrifié. (p. 12)

Ce à quoi j'ajouterai que la profondeur d'un ouvrage de cette sorte aurait épargné le lecteur, à qui il aurait donné des armes et une stratégie de combat. Mais voilà qu'au lieu d'une tranchée, on lui montre une fosse où il risque fort de tomber sous la trop forte violence de la

tempête. Je regrette de devoir le dire, mais le *Québec à l'âge ingrat* convie moins à relever sept défis, qu'à assister à ses propres obsèques.

Attention : je ne dénigre pas le travail qui a été fait. C'est le manque de solutions que je déplore, lequel a la triste conséquence de frustrer le lecteur de tout espoir. Je ne le cacherai pas, il m'est arrivé de soupçonner Sauvé d'avoir entrevu le néant et de n'avoir pas osé décrire ce sinistre horizon. Mais j'ai repoussé ce soupçon. Mathieu-Robert Sauvé n'annonce-t-il pas, ultimement, la fin de l'âge ingrat ? (p. 277) Je ne suis pas forcé de le croire. Mais comment ne pas accorder quelque crédit à la parole de celui qui exige du journaliste qu'il soit « d'abord mû par des motivations personnelles désintéressées de recherche de la vérité » ? (p. 185) En ce cas, je suis forcé de conclure que le silence de l'auteur, sur les moyens de bâtir l'avenir et de mener à bien la présente lutte, résulte moins d'un manque d'espoir ou d'une absence de vision, que d'un trop grand empressement de sa part, qui dessert le lecteur plus qu'il ne l'informe. Dans un article de *Combat*, paru une dizaine de jours après la libération d'un Paris croulant sous les informations, Camus disait déjà : « On veut informer vite au lieu d'informer bien. La vérité n'y gagne pas¹. » Est-ce trop espérer de la part d'un être constitué de la même chair que moi ? J'attends du journaliste la preuve qu'il existe, plus qu'un cri d'alarme, une gestion de crise sans panique.

Mais qu'ai-je donc contre les alarmes, les cloches, les klaxons, qui tant de fois ont sauvé tant de vies ? Je l'ai dit, l'époque est au repentir. Qu'on m'accorde donc le premier la faveur du repentir en me permettant de citer sans ironie ce petit éloge du klaxon que fait mon bon ami Carver (qui a écrit, soit dit en passant, plusieurs

1. Albert Camus, *Actuelles*, Paris, Gallimard, coll. « Idées », 1977, p. 31.

passages à ma seule intention). Je prie donc le lecteur de considérer miennes les paroles qui suivent :

Pouët-pouët. Les historiens devraient user plus souvent de ce genre d'onomatopées. Pouët-pouët. Tut-tut. Bip-bip. Surtout dans des moments graves : juste après un massacre, ou quand un terrible fléau menace d'anéantir une nation entière. C'est à de pareils moments qu'un mot comme pouët-pouët serait utile, et même salutaire².

Voilà qui sera un heureux contrepois, je l'espère, à cet humble commentaire de cocu froidement désespéré que je suis.

2. Raymond Carver, « Le bout des doigts », *Les trois roses jaunes*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1990, p. 154.